

«Au dire des gens, qui suis-je ?»

N'est-il pas étrange de voir Jésus soucieux ainsi de sa propre réputation ? Par ailleurs, que penseriez-vous de celui qui oserait vous déclarer : « Renonce à toi-même pour me suivre » ; et : « Tu dois perdre ta vie à cause de moi pour la sauver » ? À l'heure où le Pape invite chaque baptisé à *éradiquer la culture de l'abus dans nos communautés* (Lettre à tout le peuple de Dieu, 20 août 2018), comment comprendre ces mots ? Quel mortel pourrait les dire sans abus de pouvoir ? Même au nom du Christ !

« *Et pour vous, qui suis-je ?* » Jésus éduque progressivement la foi des siens. Il n'attend pas de recevoir une étiquette sur sa fonction. Il les invite à une relation, lui, plus intime à eux qu'ils ne le sont à eux-mêmes. Jésus est le *JE SUIS*, un avec le Père, la source qui se tient à la racine de moi-même, plus profond que ma personnalité, que mes pensées, que mes réactions. Dès lors confesser que Jésus est le Christ c'est renoncer à moi-même. La foi consiste à se décoller de soi, à se désolidariser de mon « moi » : ce personnage que je m'épuise à représenter aux autres. Croire au Christ, c'est se libérer du « moi » et donc fatalement devoir le supporter comme une armure devenue inutile et encombrante, le porter comme une croix pour qu'elle n'entrave plus ma liberté profonde.

La foi engage par conséquent un agir nouveau, celui de Dieu lui-même. Une foi sans œuvre n'est que mots comme le dirait saint Jacques. Si je confesse le *Credo* je dois renoncer à mes projets pour suivre ceux du Christ ; renoncer même à mes pensées pour accueillir les siennes. « *Passe derrière moi, Satan ! Tes pensées ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes* ». On comprend pourquoi Jésus remet ainsi Pierre en place alors qu'il lui reproche l'annonce de la passion. Pierre prétend attribuer à Jésus un rôle dans son propre scénario.

Cette réaction de Pierre est intéressante : elle est le premier réflexe de cléricisme, pourrait-on dire ! Pierre veut pourtant sauver Jésus de l'humiliation et de la souffrance. Il veut pour lui le triomphe et le pouvoir. Il est prêt à tout quitter pour cela et à donner sa vie. Or vouloir donner sa vie pour sauver Jésus cela peut être satanique ! Alors faisons bien attention en ces temps si déroutants : ne nous nous trompons pas de combat ! Notre évêque, dans la feuille diocésaine de septembre (n° 72), pense que nous ne sommes qu'au début du *cataclysme*. Le moment de la grande purification de l'Église est arrivé où tout ce qui n'est pas *enraciné en Dieu va être balayé*, écrit-il. Devant ces révélations d'abus si atroces, comment ne pas être saisi de dégoût et de désarroi. Chacun réagit comme il peut. Certains pensent qu'il faut défendre l'Église contre la calomnie qui attaque untel ou untel ou même la foi. Certains sont prêts à donner leur vie pour sauver l'Église et, comme Pierre donc, protéger Jésus. « *Passe derrière moi Satan tes pensées ne sont pas celles de Dieu !* » D'autres, au contraire, devant les victimes et révoltés par tant d'injustices veulent libérer l'Église de cette clique de pharisiens en col romain comme Luther en son temps. « *Passe derrière moi Satan tes pensées ne sont pas celles de Dieu !* »

Mais qu'est-ce que Jésus attend-il de nous alors en cette heure ? Non pas que nous sauvions qui que ce soit contre quiconque ; c'est lui, Jésus, qui sauve et ce, à travers son Église. Jésus n'attend même pas que nous donnions notre vie, mais que nous la *perdions à cause de lui et de l'Évangile*, c'est-à-dire que nous renoncions à nous-mêmes.

Car c'est bien là que se cache la racine de tous les abus de pouvoir. *L'éradication de la culture de l'abus* commence par mon combat contre mon propre péché. Et je n'en vois pas le bout ! Oui le péché est un abus de pouvoir : je détourne la puissance de l'amour qui me porte pour la faire servir ma convoitise, mes prétentions, mon personnage et en fait finalement ma protection. Jésus ne nous demande pas de jouer les héros. Il nous demande plus : que nous l'aimions tellement que nous devenions enfin capable de lui faire confiance, et donc de renoncer à nos stratégies défensives en quoi consiste souvent le tout de notre personnalité. L'urgence est à la confession au double sens de ce mot en sa profondeur qui annonce le Christ autant qu'elle avoue mon péché.

N'y aurait-il rien d'autre à faire ? Si bien sûr : tout est à faire ! S'occuper des victimes, restaurer une espérance, inventer des processus de réconciliation... Mais avec quelle énergie voulez-vous vous attaquer à tout cela ?

Le Seigneur mon Dieu m'a ouvert l'oreille, et moi, je ne me suis pas révolté, je ne me suis pas dérobé. Jésus a découvert en Isaïe sa mission, notre mission. Suivre Jésus ce n'est pas partir en révolte contre les autres ni contre la réalité. Jésus a épousé notre réalité jusqu'à la croix : il est le « oui » de Dieu, et le « oui » à Dieu. Si la foi est révolte elle ne l'est que contre ma propre révolte. Jésus monte au calvaire pour faire entrer dans mon existence la douceur de son « oui » confiant au Père. Nous ne devons pas vouloir changer le monde à partir de notre « non », de notre révolte, même contre l'injustice la plus écœurante.

Que chacun s'examine lui-même : combien de fois, est-ce à partir d'un « non », d'un refus que je m'implique dans la réalité ? Je réagis sans liberté ; je me défends ou je défends les autres. Je me bats contre l'adversité, contre les injustices, je cours contre le manque de temps. Tout un pan de ma personnalité et tant de mes réactions ne se sont construits qu'en réaction, c'est-à-dire à partir de l'énergie du « non ». Satan proclame : « *Non serviam !* » Jésus chante : *Oui, Père, me voici pour faire ta volonté* (cf. Ps 39,7 et Hb 10,7).

Confesser Jésus c'est donc stopper notre révolte contre la réalité pour recevoir de lui sa disponibilité, son obéissance. C'est cela qui change le monde et l'ouvre à l'amour du Père. Alors si la foi n'est révolte contre rien d'autre sinon ma propre révolte en même temps, elle l'assume : elle doit la porter. En confessant Jésus et son *JE SUIS* plus profond que mon ego, je renonce à ce « moi ». Ce ne peut plus être lui qui me porte. Je ne peux plus vivre à partir de mes réactions, de ma peur, de ma protection, de mes prétentions ni de ma révolte. Jésus, lui, vit en moi et agit en moi, et en moi il assume tout le réel et précisément ce « moi » encombrant qui est devenu ma croix. En Christ je dois porter ce « moi », le supporter comme un bébé capricieux pour ne plus le faire supporter aux autres.

Si quelqu'un veut marcher à ma suite, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive.